

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
 La Haye. Provinces.
 pour un an . . . 26 fl. 30 fl.
 six mois . . . 14 » 16 »
 trois mois . . . 7 » 8 »

PAIX DES INSERTIONS.
 Les 5 premières lignes à fl. 50 (un franc)
 compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION
 à La Haye, *Lage Atrium*
 derrière le *Prinsengracht*, No 10
 BUREAU POUR L'ABONNEMENT
 ANNONCES
 Chez M. Van Weelden, libraire
Sprei, à La Haye.
 Les lettres et paquets doivent être
 envoyés à la direction *franco de ports*

LA HAYE, 17 Avril.

Lundi prochain, le Roi et la Reine, se rendent à Amsterdam. Leur séjour dans la capitale sera d'une semaine. Depuis quelques jours on s'occupe au palais des préparatifs nécessaires pour la réception de LL. MM. Le grand maître des cérémonies a fait publier aujourd'hui un règlement des audiences que le Roi donnera mardi 22 et mercredi 23 de ce mois, à Amsterdam. A dix heures et demie de l'après-midi, le Roi recevra les ambassadeurs et les ministres étrangers. Les audiences particulières seront accordées à toutes les personnes qui en adresseront la demande par écrit à l'aide de camp de service.

Le *Libéral Liégeois* publie un nouvel article à propos du différend hollando-belge, d'où nous extrayons les passages suivants :

Quelle est l'attitude de la presse dans les deux pays ? Nous sommes fâchés d'être obligés de le dire : elle n'est pas ce qu'elle aurait été. Au premier abord la presse a protesté contre le système barbare et absurde des représailles. C'était bien ! mais elle s'en est tenue là ; la lassitude s'est emparée d'elle, et ses premiers coups étant venus s'émousser sur le peloton de filasse que nos hommes d'Etat portent sous la mamelle gauche en place de cœur, elle a abandonné la partie et s'est occupée d'autre chose. Et pendant que nous nous voyant lui coller le nez sur le miroir, elle ne voit que son reflet dans le miroir de ses marchés. Car enfin, vous savez que les affaires des affaires sont les affaires de la nation, et que les affaires de la nation sont les affaires de la nation. Les choses n'en restent pas moins ce qu'elles sont. Nous cessons de vendre à la Hollande et de lui acheter pour des sommes importantes, au grand profit des Anglais, des Allemands, des Français, nos rivaux et les leurs.

Maintenant, le résultat le voici. Pour les consommateurs, renchérissement exorbitant de toutes les denrées alimentaires, la viande inabordable, le poisson hors de prix, et ainsi du reste ; renchérissement qui coïncide si douloureusement avec le manque de la récolte des pommes de terre. Pour l'industrie, cessation des demandes qui alimentaient sa production ; par conséquent ralentissement et même interruption de cette production même ; chômage d'établissements qui emploient des milliers d'ouvriers importants ; renchérissement des ouvriers sur les salaires qu'on pouvait leur offrir à leur dernière expression. Pour le commerce, diminution d'un côté il y a renchérissement, de l'autre côté il y a diminution dans la consommation, et par conséquent réduction de ses profits ; d'autre part, si la production se ralentit, les spéculations légitimes du commerce souffrent, par contre-coup, de toutes les souffrances de l'industrie.

Donc tout le monde souffre : tout le monde, remarquez-le bien ; sans peut-être cette imperceptible minorité qui n'a pas besoin de demander au travail de l'intelligence ou des mains. le pain de chaque jour, cette minorité pour qui le ciel a fait, à l'avance,

et, pour des années et même des siècles, des jours sans nuage et de longues séries de moissons qui ne manquent jamais.

La lettre ci-après intéresse surtout les créanciers hollandais de l'Espagne. Nous appelons donc leur attention sur son contenu :

Paris, 10 février.
 M. Louis Drucker, membre et délégué du comité des détenteurs de fonds espagnols en Hollande, a été reçu hier au soir en audience par M. le ministre des affaires étrangères. En défendant les intérêts de ses commettants, M. Drucker a profité de l'occasion pour faire ressortir d'abord les droits incontestables des détenteurs de fonds publics à la charge de l'Espagne, puis il a démontré que cet état possédait les moyens de faire face à ses engagements, que son propre intérêt exige impérieusement de rétablir le plus tôt possible le crédit public par un arrangement royal des différentes parties de sa dette sur des bases solides et honorables. M. Drucker a exprimé à M. Guizot son espoir que le ministre fera valoir la haute influence qu'exercent ses vues, ses paroles et ses conseils dans tout le monde civilisé pour faire cesser enfin un état de choses déplorable et dont la continuation serait une honte, une flétrissure pour notre siècle.

Le ministre a bien voulu faire comprendre à M. Drucker qu'il prendra ses observations d'autant plus à cœur que beaucoup de Français sont de même intéressés à la question, mais qu'il fallait avant tout qu'il y eût un gouvernement en Espagne.

M. Drucker a rencontré auprès d'autres hommes d'Etat distingués du pays, une égale sympathie pour les malheurs des créanciers de l'Espagne.

M. Guizot ne négligera peut-être pas l'occasion si favorable d'ajouter une belle page de plus à l'histoire de sa vie en rendant en même temps un service important à un état allié de la France. On ne peut pas le répéter trop souvent, si les créanciers de l'Espagne ont un grand intérêt au rétablissement du crédit de ce pays, le pays même, en s'ouvrant les vastes ressources de son crédit, gagnerait bien plus encore. Or, ce rétablissement est impossible tant que l'état néglige ses anciennes obligations, tant qu'il ne se livre pas à des engagements les plus sacrés.

Il y a plus d'un an (voir le No 100) que M. J. C. Weyermans s'occupait de la rédaction d'une grammaire hollandaise (*Nederlandsche spraakkonst*) dans le besoin d'un ouvrage longtemps vivement senti. L'auteur a tenu ce qu'il promettait, et l'ouvrage est tel qu'on devait l'attendre du grammairien, de l'instituteur qui connaît la meilleure manière d'enseigner et l'a prouvé par les nombreux succès qu'il a obtenus dans cette carrière. En composant cette grammaire M. Weyermans s'est occupé de ses élèves les plus avancés, et cependant c'est en même temps une instruction élémentaire qu'il a voulu donner à l'enfance. Aussi, sous ce point de vue, on ne saurait lui accorder trop d'éloges pour avoir si bien rempli le but intéressant qu'il s'était proposé. Il a rendu un grand service à la science de la grammaire, en composant un ouvrage si utile, et qui le sera d'autant plus qu'il est d'une grande date. Ses notions grammaticales contiennent beaucoup de règles nouvelles, toutes attachées à des principes et à des définitions incomplètes observées ou désignées par ses prédécesseurs. Pour preuves citons seulement les classifications qu'il a établies dans son ouvrage comparant 87 grammaires hollandaises déjà existantes, on a vu une juste idée de son travail de l'auteur.

- 1° Tous les homonymes classés par ordre alphabétique ;
- 2° Tous les principes grammaticaux ;
- 3° L'indication des principaux verbes ;
- 4° Les règles à suivre pour l'emploi des lettres capitales dans l'orthographe ;
- 5° Tous les mots classés par ordre alphabétique pour lesquels il n'existe aucune règle pour en distinguer facilement le genre, et ceux de deux genres différents ;
- 6° Tous les verbes irréguliers avec l'indication de leurs différentes terminaisons ;
- 7° Deux tableaux abrégés à l'aide desquels on peut conjuguer tous les verbes réguliers et irréguliers dans leur désinences ;
- 8° La liste alphabétique de tous les verbes qui par le déplacement de leur syllabe tonique acquièrent une tout autre signification ;

9° La nomenclature des verbes neutres qui doivent être conjugués, soit avec le verbe être, soit avec le verbe avoir ;

10° L'indication des 1,940 racines qui constituent la langue hollandaise ; et d'où l'on peut dériver et composer tous les autres mots de la langue ;

11° La désignation des 424 synonymes le plus en usage ;

12° Le style épistolaire aujourd'hui en usage, accompagné de quelques exemples de style, et tel qu'il a été proposé, par l'Institut royal à Son Excellence le ministre de l'intérieur ;

13° L'ordre à observer pour tituler, suivant son rang et sa qualité, la personne à laquelle on écrit ;

14° Des exemples d'analyses grammaticales et logiques ;

15° Les abréviations en usage ;

Et 16° Un traité complet de la ponctuation.

Cet ouvrage a obtenu le puissant accueil qu'il était permis à l'auteur d'espérer. Le Roi a daigné en accepter la dédicace et faire examiner à l'auteur sa satisfaction dans les termes les plus honorables. S. M. la Reine et LL. AA. RR. Mmes la Princesse d'Orange et la Princesse Albert de Prusse ont bien voulu faire complimenter M. Weyermans sur le mérite et l'importante utilité de son travail.

La population du duché de Limbourg s'élevait le 1^{er} janvier de cette année à 197,956 habitants. L'augmentation depuis le 1^{er} janvier 1845 est de 7,512 âmes. Naissances, y compris les mort-nés, 6,590, parmi lesquelles il y a 245 illégitimes ; décès, 4,513 ; mariages 1,277.

A Maestricht la population s'élevait à 22,866 âmes ; naissances, 820 ; décès, 579 ; mariages, 177.

A Ruremonde la population était à la même époque de 6,145 âmes ; naissances, 243 ; décès, 173 ; mariages, 48.

Voici comment un journal anglais, *The Spectator*, explique le succès de la grammaire de M. Weyermans à Paris :

« On ne s'est pas rendu à Paris dans l'unique but de profiter des vacances de Pâques, il a en vue un objet plus élevé. Dans l'espoir de rentrer promptement au *Foreign Office*, le noble lord veut écarter certaines difficultés qui pourraient venir des sentiments hostiles d'hommes éminents en France. Il a, dit-on, de nouvelles données sur les événements et la politique de 1840, et se trouvant en très-bon accord avec M. Thiers, son ancien adversaire, mais il faut se rendre favorable une plus haute puissance, c'est-à-dire Louis-Philippe lui-même, et l'on assure, chose à peine croyable, que c'est lord Brougham qui sera chargé de négocier la paix. »

La discussion fort importante des crédits relatifs à la marine, continue à la chambre des députés de France ; M. Thiers a pris la parole, et dans le début de son discours qui nous est seul parvenu, il insistait sur la nécessité, pour la France, d'avoir une marine forte et nombreuse.

Un journal d'avant-garde, les *ouvelles de Madrid* du 10, annonce la composition du ministère comme suit :

- M. Isturitz, affaires étrangères ;
 - Mon, finances ;
 - Pidal, intérieur ;
 - Armero, marine ;
 - Général Sanz, guerre ;
 - Le ministre de la justice n'est pas connu.
- Notre correspondant nous apporte seulement les nouvelles du 9, voici ce qu'il nous écrit :
- Le ministère Isturitz est à peu près composé : MM. Pidal,

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE. 18 AVRIL 1846.

LE COMTE DE MONTE-CHRISTO.

XVIII.

On était dans cette merveilleuse salle à manger que nous avons déjà décrite, et où des statues de marbre portaient sur leurs têtes des corbeilles toujours pleines de fleurs et de fruits.

Morrel avait tout regardé vaguement, et il était probable qu'il n'avait rien vu.

— Causons en hommes, dit-il en regardant fixement le comte.

— Parlez ! répondit celui-ci.

— Comte, reprit Morrel, vous êtes le résumé de toutes les connaissances humaines, et vous me faites l'effet d'être descendu d'un monde plus avancé et plus savant que le nôtre.

— Il y a quelque chose de vrai là dedans, Morrel, dit le comte avec ce sourire mélancolique qui le rendait si beau ; je suis descendu d'une planète dont on appelle la douleur.

— Je crois tout ce que vous me dites sans chercher à en approfondir le sens, comte ; et la preuve, c'est que vous m'avez dit de vivre, et que j'ai vécu ; c'est que vous m'avez dit d'espérer, et que j'ai presque espéré. J'ose donc vous dire, comte, comme si vous étiez déjà mort une fois : Comte, cela fait-il bien mal ?

Monte-Christo regardait Morrel avec une indéfinissable expression de tendresse.

— Oui, dit-il ; oui, sans doute, cela fait bien mal si vous brisez brutalement cette enveloppe mortelle qui demande obstinément à vivre. Si vous osez crier votre chair sous les dents imperceptibles d'un poignard ; si vous touchez d'une balle inintelligente et toujours prête à s'égarer dans sa route le cerveau que le moindre choc endolorit, certes, vous souffrirez, et vous souffrirez odieusement la vie, la trouvant, au milieu de votre agonie désespérée, meilleure qu'un repos acheté si cher.

— Oui, je comprends, dit Morrel, la mort comme la vie a ses secrets de

douleur et de volupté : le tout est de les connaître.

— Justement, Maximilien, et vous venez de lire le grand mot. La mort est, selon le soin que nous prenons de nous mettre bien ou mal avec elle, ou une amie qui nous berce aussi doucement qu'une nourrice, ou une ennemie qui nous arrache violemment l'âme du corps. Un jour, quand notre monde aura vécu encore un millier d'années, quand on se sera rendu maître de toutes les forces destructives de la nature, pour les faire servir au bien-être général de l'humanité ; quand l'homme saura, comme vous le disiez tout à l'heure, les secrets de la mort, la mort deviendra aussi douce et aussi voluptueuse que le sommeil goûté aux bras de notre bien-aimée.

— Et si vous vouliez mourir, comte, vous sauriez mourir ainsi, vous ?

— Oui.

Morrel lui tendit la main.

— Je comprends maintenant, dit-il, pourquoi vous m'avez donné rendez-vous ici, dans cette île isolée, au milieu d'un Océan, dans ce palais souterrain, sépulture à faire envie à un Pharaon : c'est que vous m'aimez, n'est-ce pas, comte ? c'est que vous m'aimez assez pour me donner une de ces morts dont vous me parlez tout à l'heure, une mort sans agonie, une mort qui me permette de m'éteindre en prononçant le nom de Valentine et en vous servant la main ?

— Oui, vous avez deviné juste, Morrel, dit le comte avec simplicité, et c'est ainsi que je l'entends.

— Merci, l'idée que demain je ne souffrirai plus est suave à mon pauvre cœur.

— Ne regrettez-vous rien ? demanda Monte-Christo.

— Non ! répondit Morrel.

— Pas même moi ? demanda le comte avec une émotion profonde.

Morrel s'arrêta ; son œil si pur se ternit tout à coup, puis brilla d'un éclat inaccoutumé ; une grosse larme en jaillit et roula creusant un sillon d'argent sur sa joue.

— Quoi ! dit le comte, il vous reste un regret de la terre, et vous mourez !

— Oh ! je vous supplie, s'écria Morrel d'une voix affaiblie, plus un mot, comte, ne prolongez pas mon supplice !

Le comte crut que Morrel faiblissait. Cette croyance d'un instant ressuscita en lui l'horrible doute déjà terrassé une fois au château d'If.

il de moi qui ne puis oublier le mal qu'en me retraçant le bien.

— Ecoutez ! Morrel, dit-il, votre douleur est immense, je le vois ; mais cependant vous croyez en Dieu, et vous ne voulez pas risquer le salut de votre âme.

Morrel sourit tristement.

— Comte, dit-il, vous savez que je ne fais pas de la poésie à froid ; mais je vous le jure, mon âme n'est pas à froid.

— Ecoutez, Morrel, dit Monte-Christo, au parti que vous prenez, vous le savez. Je me suis battu avec vous comme mon fils ; et pour sauver mon fils, je sacrifierais ma vie, à plus forte raison ma fortune.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, Morrel, que vous voulez quitter la vie parce que vous ne connaissez pas toutes les jouissances que la vie promet à une grande fortune. Morrel, je possède près de cent millions, je vous les donne ; avec une pareille fortune vous pouvez atteindre à tous les résultats que vous vous proposez. Etes-vous ambitieux ? toutes les carrières vous sont ouvertes. Remuez le monde, changez-en la face, livrez-vous à des pratiques insensées, soyez criminel s'il le faut, mais vivez.

— Comte, j'ai votre parole, répondit simplement Morrel ; et, ajouta-t-il en tirant sa montre, il est onze heures et demie.

— Morrel ! j'ongez-vous, dans ma maison ?

— Alors laissez-moi partir, dit Maximilien devenu sombre, ou je croirai que vous ne m'aimez pas pour moi, mais pour vous !

Et il se leva.

— C'est bien, dit Monte-Christo dont le visage s'éclaircit à ces paroles ; vous le voulez, Morrel, et vous êtes inflexible ; oui ! vous êtes profondément malheureux, et vous l'avez dit, un miracle seul pourrait vous guérir ; asseyez-vous, Morrel, et attendez.

Morrel obéit ; Monte-Christo se leva à son tour et alla chercher dans une armoire soigneusement fermée, et dont il posait la clé suspendue à une chaîne d'or, un petit coffret d'argent merveilleusement sculpté et ciselé, dont les angles représentaient quatre figures cambrées, pareilles à ces cariatides aux élanés désolés, figures de femmes, symboles d'anges qui aspirent au ciel.

Il posa le coffret sur la table.

Puis l'ouvrant, il en tira une petite boîte d'or dont le couvercle se levait par la pression d'un ressort secret.

Cette boîte contenait une substance onctueuse à demi-solide, dont la couleur était indéfinissable, et au reflet de l'or poli, des saphirs, des rubis et des émeraudes qui garnissaient la boîte.

(1) Voir le *Journal de La Haye* d'hier.

Le général Sanz, ont pris possession des ministères de l'intérieur, des finances, de la marine et de la guerre. Le dernier était capitaine général de Grenade, et jouit, comme ses collègues, d'une grande réputation de probité et de fermeté. Il était difficile de composer un cabinet d'hommes inspirant plus de confiance et offrant plus de garantie, d'habileté et de dévouement au pays.

Dans le bulletin de la Gazette qui rend compte des événements de Lugo, il n'y a de nouveau que ce seul fait : Les cris des révolutionnaires étaient : *Vive la constitution de 37, vive l'infant don Henri, vive Espartero* etc. Le 4, la junte a publié une proclamation hautement révolutionnaire, elle proclamait les cortès constituantes et la junte centrale. Une partie des rebelles se sont dirigés vers Santiago. Ils ne rencontrèrent pas d'écho dans la population; un grand nombre d'habitants de Lugo avaient abandonné la ville. Les soldats de la garde civique surpris se sont sauvés et réunis autour du chef politique. Celui-ci, qui se loue beaucoup des dispositions de la population, annonce que le provincial de Mataga, arrivé à Villa Franca del Bierzo, se disposait à marcher contre le reste des rebelles, à moins que le gouvernement n'ait dicté les mesures convenables pour la prompte réunion des troupes dont la fidélité et la discipline, jointes à l'esprit d'ordre, de paix et d'amour du pays, pour le trône et les institutions, sont de sûrs garants que la révolte sera isolée et étouffée.

C'est par erreur que l'on avait annoncé l'arrivée à Paris du général Narvaez. Il est resté à Bayonne, où il paraît devoir séjourner quelque temps. L'infant don Henrique qui y est arrivé avant lui, a loué et fait meubler un hôtel dans cette ville.

Affaires d'Irlande.

(Extrait du Times.)

Que fera-t-on pour l'Irlande, que peut-on faire pour elle? ces questions acquièrent chaque jour une nouvelle importance de la comparaison de la situation respective des deux îles, comparaison qui vient naturellement à l'esprit de tous les hommes éclairés, non seulement dans le royaume, mais encore dans tout l'univers civilisé.

Il ne peut s'écouler un long laps de temps avant que cette question reçoive une solution; d'une façon ou d'autre il faut qu'elle en ait une. Les ministres doivent prendre sur eux de dénouer les complications des affaires d'Irlande, ou bien il faut qu'ils se résignent à laisser trancher ces difficultés par la main aveugle de la nécessité et des événements; ils doivent faire des lois pour l'Irlande ou laisser cette tâche aux événements et à la justice sauvage de la volonté populaire; mais l'Irlande ne peut rester dans l'état où elle est. Notre honneur et notre gloire, notre orgueil, l'intérêt de la paix au dedans et de notre réputation au dehors, notre avenir, enfin, nous font un devoir de mettre fin à un pareil état de choses. En vain nous faisons des conquêtes, en vain nous étendons notre domination, tandis que le plus beau jour de notre couronne est terni. Notre mission civilisatrice

qui veut la barbarie vaincre sur nos propres rivages tandis que la générale sympathie de nos amis ou l'admiration involontaire de nos rivaux applaudit à nos récents triomphes et à notre prédominance dans la victoire. Le tonnement et l'indignation de ces mêmes amis et de ces mêmes rivaux, accusent le mauvais gouvernement que nous faisons peser sur notre sœur d'Irlande.

Il n'est pas surprenant que les étrangers se méprennent sur l'état de la question d'Irlande, quand nous voyons qu'elle est présentée sous un faux jour même chez nous. Il n'est pas surprenant que les écrivains politiques étrangers, et surtout les écrivains français, attribuent les souffrances de l'Irlande à des causes purement politiques. L'histoire passée de ce pays et l'histoire récente de la Pologne, leur suggèrent des rapprochements qui n'existent point en réalité. Que l'oppression exercée autrefois par une faction dominante, que les luttes de partis récents aujourd'hui aient laissé des traces non encore effacées dans le caractère et la situation de la nation irlandaise, on ne peut en douter pour peu qu'on ait voyagé en Irlande. Les effets de la tyrannie et de la guerre civile ne cessent pas en même

temps que les causes qui les ont produits. Mais il est d'autres causes plus générales, plus immédiates, des griefs plus vivement sentis que la situation politique de l'Irlande, que la domination de l'église protestante et les restrictions apportées à la franchise électorale. Mais ce ne sont là que les moindres griefs de la nation irlandaise. Ils n'entrent pour rien, par exemple, dans les calamités qui affligent le paysan irlandais. On pourrait parcourir l'Irlande d'un bout à l'autre, sans apercevoir un seul exemple d'oppression, mais on pourrait faire deux lieues sans être témoin de souffrances individuelles qui épouvanteraient dans tout autre pays de l'Europe. C'est cette misère matérielle, ce dénuement profond qui donnent ce caractère poignant aux plaintes de tout un peuple et ajoutent une nouvelle énergie au mécontentement politique. Les écrivains étrangers confondent les causes du mécontentement, tandis que les Irlandais se méprennent sur les remèdes propres à le faire cesser. Et la presse du peuple qui souffre répète sans en peser la portée, des demandes qui lui sont suggérées sans réflexion. La souffrance a son langage sacré comme la religion. Le rappel et la suppression de l'église protestante sont les symboles par lesquels l'Irlande exprime les besoins matériels de sa population. La violence et le terrorisme sont les satellites du désordre social, et non du désordre politique. La discussion récente et de bill de coercition a démontré que les querelles politiques et religieuses ne sont point dans les crimes qui désolent l'Irlande. Il a été démontré aussi qu'on ne mettra fin à ces crimes qu'en faisant cesser les causes qui les ont produits. Les hommes clairvoyants voient une prochaine anarchie agraire comme le résultat évident de souffrances non adoucies, de griefs non redressés. Les paysans, lorsqu'ils parlent d'assassinats et lorsqu'on leur demande ce qu'ils pensent des crimes commis chez eux, n'expriment ni horreur ni dégoût. Leur sympathie est pour l'assassin, et non pour la victime. Dans un pareil état de choses n'est-il pas étrange de voir des hommes ayant des prétentions à la réputation des hommes d'Etat, qui croient ou affectent de croire que la panacée de l'Irlande consiste à renverser l'église protestante et à étendre la franchise électorale.

Si l'église établie était le principal grief de l'Irlande, nous dirions : qu'elle soit renversée. Mais évidemment il n'en est rien. Le grief qui domine tous les autres consiste dans la concurrence exorbitante pour l'occupation des terres, concurrence qui est dans toute proportion avec l'accroissement continu de la population. La terre ne suffit pas à nourrir ses habitants, voilà le grand mal, la source de tous les maux de l'Irlande. Faites disparaître ce mal et vous faites disparaître en même temps la sympathie pour les crimes que vous déplorez, et vous étouffez le vain cri du rappel. Mais si vous n'en faites rien, vous pouvez considérer vos bills de coercition comme une grave erreur, vos bills de couvre-feu comme une moquerie. L'Irlande restera pour vous un reproche, et les crimes qui la souillent, seront votre châtement.

Un esprit supérieur réduirait les éléments de discorde à un état semblable à l'harmonie; il enseignerait à la propriété et à la culture, par les moyens les plus simples, la législation normale, mais en fournissant des secours à la pauvreté et des encouragements à l'industrie; et si ce but si désirable ne pouvait être atteint que par une nouvelle division de la propriété, il ne se laisserait pas détourner de l'accomplissement de sa tâche par la crainte de vains fantômes.

L'agitation qui s'est manifestée en Irlande dans les classes peu aisées, par suite de la cherté des subsistances, continue; un meeting de laboureurs pauvres a eu lieu dans le comté de Limerick. Il n'a eu aucune résultat fâcheux, grâce à l'intervention d'un prêtre catholique qui est parvenu à faire comprendre à la foule que le maïs envoyé d'Angleterre, était une nourriture saine et qu'il n'était pas, comme disait la voix populaire, une substance empoisonnée.

On lira avec beaucoup d'intérêt le récit ci-après d'un meeting en Irlande. La aussi, un appel avait été fait aux ouvriers cultivateurs sans ouvrage. Les ouvriers ont commencé par y répondre; mais le clergé est intervenu; sa voix a suffi pour tout faire rentrer dans le calme.

On lit dans le Limerick-Chronicle du 11 :

Conformément à la convocation adressée aux ouvriers laboureurs sans pain de la baronie de Goshma et des districts environnants, un meeting a eu lieu jeudi dernier à Toryhill. Environ 2,000 paysans s'étaient rendus à ce meeting dont l'objet était d'aviser aux moyens de se procurer de l'ouvrage et du pain pour eux et leurs familles. Un immense drapeau fixé au bout d'une perche avait été planté au sommet de la colline pour servir de signe de ralliement.

Au moment où le meeting allait se constituer, le révérend M. Mechan, prêtre catholique, arriva sur les lieux et abattit le drapeau, ce qui mécontenta vivement la multitude assemblée. Puis il harangua les paysans, les exhortant dans les termes les plus pressants à se retirer. Mais ses paroles ne furent point écoutées. La foule criait : « Ce que nous demandons, c'est de l'ouvrage. Nous ne pouvons mourir de faim. » M. Mechan s'étant retiré, le drapeau fut de nouveau hissé.

Quelques instants après, un autre prêtre catholique, M. O'Shea, se rendit au milieu du meeting. S'étant placé près du drapeau, il adressa l'allocution suivante à la foule :

« Mes enfants ! Vous avez en tout temps et en tout lieu respecté votre clergé. Je viens vous demander aujourd'hui si vous voulez lui témoigner le même respect et la même déférence pour ses conseils ? (De toutes parts : Oui, nous le voulons.) Alors, je vous demande d'en donner la preuve en enlevant ce drapeau. (Cet ordre est immédiatement exécuté.) Maintenant, comme votre ami, je dois protester contre un meeting de ce genre ; il est illégal et imprudent de vous réunir ainsi dans les circonstances actuelles. (Cris : Nous sommes dans le travail.) Nous avons fait tout notre possible pour vous en procurant des propositions de travail, mais nous n'en avons pas eu grand empressement et j'espère que dans 10 ou 12 jours le gouvernement fera exécuter les travaux projetés dans ce district, ce qui vous procurera de l'ouvrage. (Cris : D'ici là nous serons morts de faim.) Dieu ne le vaudra pas. Je vous supplie de supporter vos souffrances et vos privations avec calme et patience jusqu'à ce que la décision du gouvernement soit connue. (Murmures.) Prenez garde, mes bons amis, que la faim ne vous pousse à quelques actes condamnables ; au nom de Dieu, ne rendez pas ainsi votre position pire qu'elle n'est. On distribue aux pauvres de la farine de maïs. C'est une excellente nourriture que je vous recommande. (Si nous en mangeons, nous serons empoisonnés !) Je vous assure que c'est une idée absurde. Je n'ai mangé tous les jours à mon déjeuner et je continue à travailler ; si c'est un mets dangereux, j'en serai donc le premier victime. (La foule : Nous en mangerons aussi.) Le prêtre termine son allocution en conjurant les paysans de se retirer et de retourner paisiblement chez eux. »

La prière du digne ecclésiastique a été cette fois écoutée, et la foule s'est dispersée en silence, sans témoigner la moindre disposition à commettre aucun désordre.

Nouvelles de Pologne.

Rogasen, 8 avril.

Hier soir vers 9 heures, le feu a éclaté dans la maison d'un Polonais; parmi les personnes accourues sur le théâtre de l'incendie, on a remarqué plusieurs Polonais qui restèrent tranquilles spectateurs de ce sinistre, sans daigner prêter leur secours à leur compatriotes, dont la maison allait être consumée par les flammes.

A 2 heures de la nuit, les habitants de la ville furent réveillés de leur sommeil, cette fois non par les cris de : « Au feu ! » mais par ceux plus terribles encore de : « Révolution ! » Sur la place du marché de la vieille ville s'étaient attroupés par centaines des individus (c'était pour la plupart des Polonais de cette ville; cette troupe exerça les plus horribles violences, elle parcourut les rues en criant : « Mort aux juifs, mort aux Allemands ! » Plusieurs personnes, surtout des israélites, furent grièvement blessées; les efforts réunis de la population polonaise et juive parvinrent enfin à disperser cette bande fanatique; six Polonais ont été arrêtés.

Dès que la nouvelle de ces désordres fut connue, un employé du ministère de l'intérieur est parti aujourd'hui pour Rogasen, à l'effet de procéder à une enquête sur les désordres qui y ont été commis. D'après les rapports reçus, ces excès auraient été dirigés exclusivement contre les israélites. La population de cette ville ne s'élève guère au delà de 4000 habitants, parmi lesquels on compte près de 1500 juifs.

Les nouvelles que nous transmet aujourd'hui la Gazette de Silésie sur la situation de la Gallicie, sont en contradiction avec celles que nous avons apportées dans la Gazette de Vienne. Voici la version du premier des deux journaux :

« Il est certain que les paysans de la Gallicie sont encore loin d'être par-

C'était comme un mélange d'azur, de pourpre et d'or. Le comte puisa une cuiller de cette substance avec une cuiller de vermeil, et l'offrit à Morrel en lui lançant un long regard. On put voir alors que cette substance était verdâtre. — Voilà ce que vous m'avez demandé, dit-il. Voilà ce que je vous ai promis. — Vivant encore, dit le jeune homme, prenant la cuiller des mains de Monte-Christo, je vous remercie du fond de mon cœur. Le comte prit une autre cuiller, et puisa une seconde fois dans la boîte d'or. — Qu'allez-vous faire, ami ? demanda Morrel en lui arrêtant la main. — Ma foi, Morrel, lui dit-il en souriant, je crois, Dieu me pardonne, que vous aussi las de la vie que vous, et puisque l'occasion s'en présente... — Arrêtez ! s'écria le jeune homme, ô vous qui aimez, vous qu'on aime, ne faites pas ça ! Et l'espérance vous ne faites pas ce que je vais faire ; de votre côté ce serait un crime. Adieu, mon noble et généreux ami ; adieu, je vais en faire tout ce que vous avez fait pour moi. Et sans autre hésitation qu'une longue pression de la main gauche qu'il donna au comte, Morrel avala et plutôt savoura la mystérieuse substance que lui offrait Monte-Christo. Alors tous deux se turent. Au silence et attentif, apporta le tabac et les narguilés, servit le café. — Peu à peu les lampes allumées sur les mains des statues de marbre qui les entouraient, et le parfum des bougies sembla moins pénétrant à Morrel. Assis vis-à-vis de lui, Monte-Christo le regardait du fond de l'ombre, et Morrel ne voyait briller que les yeux du comte. Une immense douleur s'empara du jeune homme ; il sentait le narguilé échapper de ses mains ; les objets perdaient insensiblement leur forme et leur couleur ; ses yeux troublés voyaient s'ouvrir, comme des portes et des fenêtres dans le muraille. — Ami, dit-il, je sens que je me meurs ; merci. — Il fit un effort pour lui tendre une dernière fois la main, mais sa main tomba près de lui. — Il sembla que Monte-Christo souriait non plus de son rire étrange, mais qu'il plusieurs fois lui avait laissé entrevoir les mystères de cette vie, mais avec la bienveillante compassion que les pères ont pour leurs enfants qui se perdent.

veux noirs, et il apparaissait debout et fier comme un de ces anges dont on menace les méchants au jour de jugement dernier. Morrel abattu, dompté, se renversa sur son fauteuil : une torpeur veloutée s'insinua dans chacune de ses veines. Un changement d'idées menbla pour ainsi dire son front, comme une nouvelle disposition de ses muscles le kaléidoscope. Couché, énervé, haletant, Morrel ne sentait plus rien de vivant en lui que ce rêve : il lui semblait entrer à pleines voiles dans le vague délire qui précède cet autre inconna qu'on appelle la mort. Il essaya encore une fois de tendre la main au comte, mais cette fois sa main ne bougea même point ; il voulut articuler un suprême adieu, sa langue roula lourdement dans sa gorge, comme une pierre qui bouillait un sépulcre. Ses yeux chargés de l'anguine se fermèrent malgré lui ; cependant derrière ses paupières s'élevait une image qu'il reconnaît malgré cette obscurité dont il se croyait enveloppé. C'était le comte qui venait d'ouvrir une porte. Aussitôt une immense clarté rayonnait dans une chambre voisine, ou plutôt dans un palais merveilleux, inonda la salle où Morrel se laissait aller à sa douce agonie. Alors il vit venir au seuil de cette salle et sur la limite des deux chambres une femme d'une merveilleuse beauté. Pâle et doucement mourante, elle semblait l'ange de miséricorde conjurant l'ange des vengeances. — Est-ce déjà le ciel qui s'ouvre pour moi ? pensa le mourant ; cet ange ressemble à celui que j'ai perdu. Monte-Christo montra du doigt à la jeune femme le sofa où reposait Morrel. Elle s'avança vers lui les mains jointes et le souleva sur les lèvres. — Valentine ! Valentine ! cria Morrel du fond de l'âme. Mais sa bouche ne proféra point un son ; et, comme si toutes ses forces étaient unies dans cette émotion intérieure, il poussa un soupir et ferma les yeux. Valentine se précipita vers lui. Les lèvres de Morrel firent encore un mouvement. — Il vous appelle, dit le comte ; il vous appelle du fond de son sommeil, celui à qui vous avez confié votre destinée, et la mort a voulu vous séparer ! Mais la par bonheur, et j'ai vaincu la mort ! Valentine, désormais vous ne devez plus vous séparer de la terre ; car pour vous retrouver, il se précipitait dans la tombe. Sans moi, vous mourez tous deux ; je vous

rends l'un à l'autre, puisse Dieu me tenir compte de ces deux existences que je sauve ! Valentine saisit la main de Monte-Christo, et dans un élan de joie irrésistible elle la porta à ses lèvres. — Oh ! remerciez-moi bien, dit le comte, oh ! redites-moi, sans vous lasser de me le redire, redites-moi que je vous ai rendue heureuse ; vous ne savez pas combien j'ai besoin de cette certitude. — Oh ! oui, oui, je vous remercie de toute mon âme, dit Valentine, et si vous doutez que mes remerciements soient sincères, eh bien ! demandez à Haydée, interrogez ma sœur chérie Haydée, qui depuis notre départ de France m'a fait attendre patiemment, en me parlant de vous, l'heureux jour qui lui ait aujourd'hui pour moi. — Vous aimez donc Haydée ? demanda Monte-Christo avec une émotion qu'il s'efforçait vainement de dissimuler. — Oh ! de toute mon âme ! — Eh bien ! écoutez, Valentine, dit le comte, j'ai une grâce à vous demander. — A moi, grand Dieu ! sans je assez heureuse pour cela ? — Qui vous a appelé Haydée votre sœur, qu'elle soit votre sœur en effet, Valentine ; rendez-lui à elle tout ce que vous croyez me devoir à moi ; protégez-la, Morrel et vous, car (la voix du comte fut prête à s'étendre dans sa gorge), car désormais elle sera seule au monde. — Seule au monde ! répéta une voix derrière le comte, et pour quoi ? Monte-Christo se retourna. Haydée était là debout, pâle et glacée, regardant le comte avec un geste de mortelle stupeur. — Parce que demain, ma fille, tu seras libre, répondit le comte ; parce que tu reprendras dans le monde la place qui t'est due, parce que je ne veux pas que ma destinée obscurcisse la tienne. Fille de prince, tu rends les richesses et le nom de ton père ! Haydée pâlit, ouvrit ses mains diaphanes comme fait la vierge qui se recommande à Dieu, et d'une voix rauque de larmes. — Ainsi, mon seigneur, tu me quittes ? dit-elle. — Haydée ! Haydée ! tu es jeune, tu es belle ; oublie jusqu'à mon nom et sois heureuse ! — C'est bien, dit Haydée, tes ordres seront exécutés, mon seigneur ; j'oublierai jusqu'à ton nom et je serai heureuse. Et elle fit un pas en arrière pour se retirer. — Oh ! mon Dieu ! s'écria Valentine, tout en s'entraînant la tête engourdie de Morrel sur son épaule, ne voyez-vous donc pas que elle est pâle, et

entement tranquilles. Les troupes autrichiennes ont subi un échec dans la forêt de Népouloz. Les paysans avaient creusé dans l'intervalle qui les séparait des troupes, des fossés profonds qu'ils avaient ensuite reconvertis en une faible couche de terre et de broussailles; simulants alors la fuite, ils entraînaient à leur poursuite la cavalerie autrichienne dont une partie tomba dans les fossés; ils purent ainsi tuer un certain nombre. Beaucoup de paysans sont à cheval. Lorsqu'ils manquent de vivres et de fourrages, ils vont jusqu'à Bochnia, et même jusqu'à Kroleczka; tout près des Autrichiens, pendant qu'une partie se tient sous les armes, l'autre va fourrager.

« Nos nouvelles d'ailleurs ne parlent pas d'une manière tout à fait positive de la sévérité de la surveillance qui s'exerce sur la frontière. »

Une correspondance, publiée par l'Observateur Rhénan, datée de Tréver, le 31 mars, contient des faits à peine croyables. Nous laisserons parler le correspondant de ce journal :

« Samedi dernier a été un jour néfaste pour les israélites des villes de Snyalen et de Posdhayse, situées, la première dans le cercle de Koloma, et l'autre dans celui de Brzezanie, en Galicie.

« A Snyalen, pendant que plus de cinq cents juifs, c'est-à-dire presque toute la population juive de la ville, se trouvaient dans la synagogue, plusieurs hommes, qui, à en juger d'après leur mise, devaient appartenir à la classe ouvrière, accoururent et formèrent subitement les deux portes d'entrée de la synagogue, sur la serrure desquelles ils clouèrent en toute hâte des planches de chêne; puis ils firent le tour de l'édifice au pas de course, en chantant à tue-tête : « Le feu est au quartier des juifs, et ce quartier est en pleine conflagration. » Après quoi ils disparurent.

« Les cris furent entendus de l'intérieur de la synagogue, les portes, et comme les juifs se précipitèrent en masse vers les portes, de dedans, les juifs crurent qu'on les avait enfermés, et qu'on avait mis le feu à leurs maisons pour leur voler, dans le désordre de l'incendie, leur avoir; aussi, une grande partie d'entr'eux poussèrent-ils avec la plus grande violence contre les portes afin de les enfoncer; d'autres sautèrent par les croisées dans la rue.

« Lorsque les autorités arrivèrent sur les lieux, on trouva plusieurs juifs blessés, grièvement blessés, sur le pavé, et en entrant dans l'intérieur du temple on y trouva quarante cadavres, et un grand nombre de femmes évanouies.

« Des agents de police ont été envoyés à la recherche des auteurs de cette coupable plaisanterie, qui a eu de si déplorables effets.

« Le même jour et à la même heure, le directeur de la police de la petite ville de Posdhayse pénétra avec deux cents paysans armés de faux et de fourches dans la synagogue de cette localité, et somma les juifs qui y étaient réunis, de compléter le contingent de recrues qu'ils étaient tenus de fournir, ce que jusqu'alors ils avaient refusé de faire.

« Comme ils persistaient dans leur refus, les paysans les frappèrent avec leurs faux et leurs fourches; les juifs ripostèrent en lançant contre les assaillants divers meubles, chaises, bancs, candélabres, et s'engagea une lutte acharnée qui dura pendant un quart d'heure, et dans laquelle plus de cent juifs furent tués ou blessés, de part et d'autre.

« Le directeur de la police, qui se trouvait sur les lieux, et qui avait devant lui les cadavres des juifs, fut obligé de s'enfuir, et d'emporter les moyens de transport.

Nouvelles et faits divers.

On lit dans plusieurs journaux de Bruxelles :
« M. Henri de Brouckere vient d'envoyer sa démission de gouverneur de la province de Liège. Elle est motivée sur l'état de sa santé. »

— On lit dans l'Organe des Flandres :
« M. le commissaire de police Verhulst a arrêté aujourd'hui le nommé Nicolas Houdeya, ouvrier-charpentier en cette ville, prévenu de complicité dans l'affaire de l'appel au peuple.

« C'est chez cet individu que Labiau avait été arrêté. »

— Un journal américain, cité par les journaux de Londres, publie sur l'armée militaire et maritime des États-Unis, où nous trouvons un aperçu sommaire et très intéressant du personnel supérieur des 21 divisions militaires.

A Rome, le général commandant en chef de la division, M. le comte Lalan, de la garde nationale de Gand, commandant les gardes du corps du prince royal, a été nommé à la campagne de Cadix, en 1823. A Bordeaux, le marquis de Castel-Bajac, chef des partisans d'Angoulême dans la Loire, en 1815, et l'un des juges de Mouton-Duvernet. — A Marseille, le comte de Hautpoul, frère d'armes des Verdets de Nîmes et d'Avignon, en 1814 et 1815. — En Corse, le marquis de Saint-Simon, autre officier de l'état-major de Gand, malheureux gouverneur de la colonie de Pondichéry. — A Strasbourg, le général Maurice d'André, chef d'escadron de la gendarmerie de la Seine en 1820, l'auteur des charges de la place Louis

XV. — A Clermont-Ferrand et à Châlons-sur-Marne, les deux frères d'Astorg, l'un et l'autre fugitifs de 1815.

Nous ne voulons point répéter toutes les remarques auxquelles donne lieu cette nomenclature. Nous n'avons prétendu qu'attirer l'attention de nos voisins sur des faits qui excitent la surprise jusque par-delà l'Atlantique.

— On lit dans le Courrier des États-Unis qu'une dame juive de New-York, récemment décédée, avait donné naissance à deux jumeaux, en six occasions différentes, et qu'elle est morte en accouchant encore, pour la septième fois, de deux jumeaux.

— Le tribunal de Saint-Omer vient de juger un fait d'escroquerie, qui atteste de la part de la victime une rare crédulité. Un sieur Bozenzweigh, de concert avec son fils, a capté la confiance d'un M. Herbout, et lui a vendu comme des tableaux de haut prix, des croûtes du dernier ordre. Les toiles qu'il présentait, à son client, étaient accompagnées d'une notice destinée à en attester l'origine et la valeur. A l'aide de cette manœuvre, il parvint à vendre 3,000 francs un Combat des Amazones, qu'il attribuait à Rubens, et qu'il estimait 500,000 francs; il vendit au même prix un autre tableau représentant Jésus-Christ distribuant du pain aux petits enfants, qu'il attribuait à Saint-Luc, et qu'il estimait 1,500,000 fr., etc. Une expertise eut lieu et vint à la valeur réelle du Combat des Amazones, de Rubens, à 5 francs; le Jésus-Christ distribuant le pain aux petits enfants au même prix, et ainsi de suite. Les sieurs Bozenzweigh père et fils, ont été condamnés à une année de prison.

— Une phénomène effrayant est signalé par une lettre de Karoly (Hongrie). Le 13 mars, le mont Mormentee, haute de 1,300 pieds, à l'entrée du défilé de Borsoe, s'est fendu tout à coup et a obstrué le cours de la rivière, large de 300 pieds en cet endroit. Tout le pays en amont a été inondé.

— On écrit d'Aix-la-Chapelle au Libéral Belgique :
« On s'attendait à avoir, dans notre ville, des troubles, pour le lundi de Pâques, à propos des subsistances. La police a dû dans la journée du dimanche faire mettre la force armée sous les armes pour disperser les attroupements et procéder à plusieurs arrestations.

« Le prétexte de ces rassemblements ou plutôt les griefs des personnes qui les composaient, étaient des plaintes contre les exigences et les prétentions des boulangers d'Aix-la-Chapelle. Pour prévenir des troubles plus sérieux, qu'il aurait été fort difficile d'éviter sans l'emploi de ce moyen, l'autorité a cru devoir faire afficher une proclamation dans laquelle elle annonce que la coalition des boulangers s'est dissoute, et qu'ils font toutes les concessions qu'on réclame. »

— A l'heure qu'il est, tous les salons de Londres sont en émoi; on y a appris dernièrement, par les feuilles françaises, la mort du fils de Thomas Moore. Ce jeune homme, qu'une galante aventure avait contraint de s'exiler de son pays, servait avec distinction en Afrique, dans la légion étrangère. Or, on sait que lord Byron avait légué au fils du poète irlandais, de celui qu'il appelait macaron, la publication de ses fameux mémoires, gros de révélations et d'anecdotes.

« Le jeune homme n'a pas la majorité de son fils; il publia, sous le pseudonyme de Macaron, quelques extraits adoucis; mais les vrais mémoires ne furent publiés que pour la majorité, le fils du poète irlandais eut avec son père une explication à ce sujet, et le père, qui avait déjà écrit le manuscrit, se repentit de l'avoir publié.

« C'est impossible, répondit le fils, vous n'avez pas le droit de publier ces mémoires. Et l'effet, le manuscrit fut retiré; mais les feuilles françaises, par des considérations d'entourage, ne pouvant le faire paraître après la mort de son père. Aujourd'hui, le fils vient de mourir; que fera le père? Thomas Moore, qui n'était engagé qu'envers son fils, anéantira-t-il ces mémoires, maintenant que l'engagement n'existe plus? Voilà ce que l'on se demande.

Certaines familles de l'aristocratie britannique voient toujours cette terrible publication suspendue sur leur tête comme une épée de Damoclès. D'un autre côté, l'Angleterre, l'Europe entière, ont bien le droit de demander aussi ce que deviendra cet ouvrage inédit de l'un des plus beaux génies de l'époque moderne. La mort de M. Moore, mort officier au service de France, a causé presque partout une pénible émotion: car on connaissait sa fermeté de résolution de publier, à la mort de son père, ces mémoires dont on avait tant parlé, et qui, par une inexplicable fatalité, semblent destinés à ne jamais paraître.

— Les journaux anglais publient le récit du naufrage du navire balaisier la Maria, sur le sort duquel on trait de très longuement des journaux de Sydney, au sujet duquel on a écrit dans le Libéral Belgique, le 10 novembre sur le naufrage du Maria, un article très intéressant. Le Maria, après être resté 48 heures dans le large, fut surpris par une mer furieuse et avoir perdu sept hommes; parvint à continuer son voyage et à gagner la terre. Il fut accueilli par les indigènes habitants de l'une de ces îles, qui donnèrent au capitaine et à ses hommes, des noix de coco et autres provisions en abondance et les menèrent dans leur village.

Les naufragés n'ayant pas l'espoir d'être sauvés par aucun navire se mirent au bout de quelques jours à construire un petit bâtiment pour tâcher de regagner l'une des colonies anglaises de l'Australie; après y avoir travaillé pendant neuf mois, et tandis qu'ils s'occupaient de lancer le navire, les indigènes se jetèrent sur eux et massacrèrent le capitaine et six de ses hommes. Les autres parvinrent à se réfugier dans une chaloupe balaisière et gagnèrent le large; ils passèrent six jours en mer vivant de poisson et

battre, un souffle imperceptible ouvrit ses lèvres, et ce léger frissonnement qui annonce le retour de la vie courut par tout le corps du jeune homme.

Enfin ses yeux se rouvrirent, mais fixes et comme insensés d'abord, puis la vue lui revint; précise, réelle; avec la vue le sentiment, avec le sentiment la douleur.

— Oh! s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, je vis encore, le comte m'a trompé!

Et sa main s'étendit vers la table, et saisit un couteau.

— Dit Valentine avec son adorable sourire, réveille-toi donc et regarde-moi.

Morrel poussa un grand cri, et, délaissant plein de doute, ébloui comme par une vision céleste, il tomba sur ses deux genoux.

Le lendemain, aux premiers rayons du jour, Morrel et Valentine se promenaient au bras l'un de l'autre sur le rivage, Valentine racontant à Morrel comment Monte-Christo était apparu dans sa chambre, comment il lui avait tout dévoilé, comment il lui avait fait toucher le crime du doigt, et enfin comment il l'avait miraculeusement sauvé de la mort, tout en laissant croire qu'elle était morte.

Ils avaient trouvé ouverte la porte de la grotte, et ils étaient sortis; le ciel laissait luire dans son azur matinal les dernières étoiles de la nuit.

Alors Morrel aperçut dans la pénombre d'un groupe de rochers un homme qui attendait un signe pour avancer; il le montra cet homme à Valentine.

— Ah! c'est Jacopo! dit-elle, le capitaine du yacht.

Et d'un geste elle l'appela vers elle et vers Maximilien.

d'oiseaux aquatiques et parvinrent enfin à une autre île de cet archipel où les naturels leur firent bon accueil; mais quelques jours après leur arrivée dans cette île, quelques-uns des habitants de celle qu'ils venaient de quitter, arrivèrent aussi et ayant excité contre eux les indigènes, les attaquèrent dans le camp où ils s'étaient établis; tout le reste de l'équipage anglais fut égorgé à l'exception d'un matelot qui faisait du bois dans une forêt voisine, et qui après avoir erré longtemps fut recueilli par le brick la Tigresse, dont l'équipage vint à décrocher dans l'île pour y faire de l'ébène. C'est à ce matelot nommé Valentin que l'on doit le récit du triste sort de ses malheureux compagnons.

— On lit dans un journal français :
« Un journaliste de nos amis avait accepté la rude corvée de tenir, dernièrement, un enfant sur les fonts baptismaux, à Saint-Sulpice. Après la cérémonie, et au moment de signer l'acte, le prêtre qui officiait demanda au journaliste sa profession. Notre ami jette négligemment la réponse banale : Homme de lettres.

— Savez-vous signer? ajouta le prêtre en lui présentant la plume. Etait-ce de l'esprit.

Le fait rapporté ci-dessus est-il exact? nous l'ignorons, mais cependant nous sommes portés à le croire en nous souvenant qu'une question non moins singulière a été adressée en Belgique, il y a quelques mois, à M. d'Argout, fils du gouverneur de la Banque de France, alors receveur particulier des finances à Saint-Quentin, et aujourd'hui receveur général.

M. d'Argout était venu en Belgique avec quelques amis, et, autant à cause du voisinage de sa résidence que de la brièveté du voyage qu'il faisait, il avait cru inutile de se munir d'un passeport; il avait compté sans la vigilance de la police belge et eut à comparaître devant un des agents de celle-ci. Alors commença l'interrogatoire d'usage sur les noms, prénoms, âge, etc., lequel continua ainsi :

— Votre profession? — Receveur particulier des finances à St-Quentin. Quels sont vos moyens d'existence?

Ici nous devons dire qu'un immense éclat de rire fut la réponse transmise, et elle suffit, à ce qu'il paraît, pour montrer au commissaire de police interrogateur qu'il était temps qu'il arrêtât le cours de ses questions.

— On écrit de Zurich :
Des voyageurs arrivés de l'Orient ces jours derniers ont apporté de la manne tombée il y a quelques mois dans plusieurs localités de la Syrie. Ce sont de petites plantes grasseuses, groupées à la manière des choux-fleurs, recouvertes d'une enveloppe rouge-foncé et brune. La partie intérieure du végétal est blanche et farineuse; elle est remplie d'une substance entièrement pareille à l'amidon, ce qui fait comprendre comment elle sert à l'alimentation. Au dire de nos botanistes, cette manne ressemble tout-à-fait à un végétal qui abonde dans les steppes de la Tartarie et de la Perse. Aussi est-il presque hors de doute que cette substance aura été soulevée par des vents violents et portée jusque dans les pays où elle a été recueillie en dernier lieu, comme cela s'est déjà vu avec d'autres substances.

— Près du village d'Oberflacht dans le Wurtemberg, on a découvert, l'année dernière, plusieurs cercueils qui pesaient plusieurs quintaux et formés non de planches, mais d'une seule pièce, consistant en un tronç de bois dur et très dur, et qui étaient construits au moyen de la vapeur.

Les cercueils sont encore visibles. Ils renferment, outre les restes d'un cadavre entièrement tombé en putréfaction, un arc de bois dur très bien conservé, quelques flèches et un vase de bois contenant des noix de coco. A en juger par leur longueur (un peu plus de sept pieds), ces cercueils sont d'origine germanique ou celtique.

— Sinistres Maritimes. — Au Nord, au Sud, de quelque côté que nous tournions nos regards, nous ne voyons que marines marchandes désempées pendant la campagne maritime de 1845.

Aujourd'hui, c'est la statistique de la marine marchande du Harouze que nous recevons. — Elle nous apprend que 50 navires sur 500 ont péri en 1845, soit 10/0; et que de 1836 à 1845, pendant onze ans, la perte entière a été de 288 navires et de 392 marins.

Abstraction faite des années 1836 et 1845, la perte n'a été que de 148 navires, soit de 20 à 25 navires par année seulement.

— Vous lisons dans le Courrier de la Gironde :
« Une aventure qui paraît encore enveloppée d'un profond mystère, excite en ce moment à un haut degré la curiosité publique. Une femme, que l'on dit d'une grande beauté et d'un grand esprit, est descendue récemment dans un des principaux hôtels de Bordeaux. Si l'on en croit les bruits vagues qui nous ont été transmis, cette dame, qui est d'origine espagnole, n'aurait pas eu le temps de se faire connaître, qu'elle aurait été reconnue par un homme qui se trouvait dans son appartement.

« On ajoute qu'à l'issue de cette brusque reconnaissance, qui ne paraît pas avoir amené les résultats qu'en attendait, la belle héroïne de ce drame, ou peut-être de cette comédie, aurait été jetée dans une chaise de poste, en compagnie d'un corréridor, chargé de l'escorter jusqu'à Bayonne, moins par galanterie, sans doute, que pour s'assurer ainsi qu'elle avait bien réellement repassé la frontière.

« On se perd en conjectures sur les causes de cette expulsion. Les uns parlent de papiers politiques importants qu'il était question de saisir; les autres prétendent qu'il s'agissait de tout autre chose.

qui a reconnu, avec toute l'humilité d'un chrétien, qu'aux mains de Dieu seul sont la suprême puissance et la sagesse infinie. Ces prières adoucissent peut-être les remords qu'il emporte au fond de son cœur.

« Quant à vous, Morrel, voici tout le secret de ma conduite envers vous : Il n'y a ni bonheur ni malheur en ce monde, il y a la comparaison d'un état à un autre, voilà tout. Celui-là seul qui a éprouvé l'extrême infortune est apte à ressentir la suprême félicité. Il faut avoir voulu mourir, Maximilien, pour savoir combien il est bon d'être vivant.

« Vivez donc et soyez heureux, car il n'y a ni bonheur ni malheur, et n'oubliez jamais que, jusqu'au jour où Dieu daignera dévoiler l'avenir à l'homme, toute la sagesse humaine sera dans ces deux mots :

« Attendre et espérer ! »

« Votre ami, EDMOND-DANTÈS. »

« Comte de Monte-Christo. »

Pendant la lecture de cette lettre, qui lui apprenait la fuite de son père et la mort de son frère, mort et folie qu'elle ignorait, Valentine pâlit, un douloureux soupir s'échappa de sa poitrine, et les larmes qui n'en étaient pas moins poignantes pour être silencieuses, coulèrent sur ses joues; son bonheur lui coûtait bien cher.

Morrel regarda autour de lui dans l'obscurité.

— Mais, dit-il, en vérité le comte exagère sa générosité; Valentine se contentera de ma modeste fortune. Où est le comte, mon ami? Conduisez-moi vers lui.

Jacopo étendit la main vers l'horizon.

— Quoi! que voulez-vous dire? demanda Valentine; où est le comte? où est Haydée?

— Regardez, dit Jacopo.

Les yeux des deux jeunes gens se fixèrent sur la ligne indiquée par le marin; et sur la ligne d'un bleu foncé qui séparait l'horizon du ciel de la Méditerranée, ils aperçurent une voile blanche grande comme l'aile d'un goéland.

— Part! s'écria Morrel; parti! Adieu, mon ami, adieu, mon père.

— Partiel murmura Valentine. Adieu, mon amie! adieu, ma sœur!

— Qui sait si nous les reverrons jamais? fit Morrel en essuyant une larme.

— Mon ami, dit Valentine, le comte ne vient-il pas de nous dire que l'humaine sagesse était tout entière dans ces deux mots :

— Attendre et espérer.

